

MAURICE MAETERLINCK ET LE DÉDALE INEXTRICABLE DE L'EXISTENCE

Comme tout ce qui existe, nous sommes impérissables. Nous ne pouvons concevoir que quelque chose se perde dans l'univers. A côté de l'infini, il est impossible d'imaginer un néant où un atome de matière puisse tomber et s'anéantir. Tout ce qui est sera éternellement, tout est, et il n'est rien qui ne soit point. Sinon, il faudrait croire que notre cerveau n'a rien de commun avec l'univers qu'il s'efforce de concevoir. Il faudrait même se dire qu'il fonctionne au rebours de celui-ci, ce qui n'est guère probable, puisqu'après tout, il n'en peut être qu'une sorte de reflet.

Maurice Maeterlinck : *L'Intelligence des fleurs*, 1910.

L'idée d'exister est la convention au préalable qu'établit la création prolifique et pluriforme de Maurice Maeterlinck. Elle présente le dénominateur commun d'œuvres disparates parmi lesquelles on dénombre chansons, pièces, féeries, drames lyriques, farces, contes et essais, mais aussi des études analysant les différentes interprétations des sujets communs à toutes les religions. La poursuite immanente de la pertinence de l'être est de même le pivot central d'un vaste nombre des ouvrages qui traitent des *varia in lato sensu*: des observations du monde des insectes et même de l'intelligence des fleurs (Maeterlinck 1926), tout présuppose l'existence d'une actualité infinie synchroniquement dans le temps et dans l'espace et même outre les phénomènes appartenant au présent, c'est-à-dire, une réalité « *qui existe indubitablement par delà.* » (Cf. infra.)

Comme tout ce qui existe, nous sommes impérissables. Nous ne pouvons concevoir que quelque chose se perde dans l'univers. A côté de l'infini, il est impossible d'imaginer un néant où un atome de matière puisse tomber et s'anéantir. Tout ce qui est sera éternellement, tout est, et il n'est rien qui ne soit point. Sinon, il faudrait croire que notre cerveau n'a rien de commun avec l'univers qu'il s'efforce de concevoir. Il faudrait même se dire qu'il fonctionne au rebours de celui-ci, ce qui n'est guère probable, puisqu'après tout, il n'en peut être qu'une sorte de reflet.

Ce qui semble périr ou du moins disparaître et se succéder, c'est les formes et les modes sous lesquels nous percevons la matière impérissable ; mais nous ignorons à quelles réalités répondent ces apparences. Elles sont le tissu du bandeau qui, posé sur

* *Adresse de l'auteur* : Filozofska fakulteta, Oddelek za romanske jezike in književnosti, Aškerčeva 2, 1000 Ljubljana. Mél : bostjan-marko.turk@guest.arnes.si

nos yeux, donne a ceux-ci, sous la pression qui les aveugle, toutes les images de notre vie. Ce bandeau enlevé, que reste-t-il ? Entrons-nous dans la réalité qui existe indubitablement par delà.... ?

L'apparition de l'existence, y compris son caractère intentionnel, est la structure épiphénoménologique la plus dense qu'on puisse déceler dans l'œuvre de l'auteur.

Néanmoins, il semble qu'on se heurte, de prime abord, à une antinomie. Le domaine de l'être est le domaine du concept dont les origines remontent au judéo-christianisme, notamment à la formule de l'*Exode* où Dieu expose son *habitus* opératif par rapport à l'être de tout ce qui existe.¹ Par une extension analogique, le terme devient la disposition ultime de ce que la religion chrétienne peut concevoir et englober comme objet de la connaissance et de la foi. La question de l'être est primordiale dans la perception de *fidei depositum*, l'être coïncidant avec le terme de l'univers, regroupant ce que les sens peuvent percevoir, conjointement à ce qui est tenu ou éloigné à ce point qu'il est imperceptible, l'être est avant tout sa qualité faisant exister. L'univers comme ambiance particulière de la conscience et de l'émotion humaines rentre le premier dans l'interprétation restrictive reposant sur les critères entitatifs : « *Un des rôles du décor est de fournir au lyrisme les images qu'il emploie, images qui en appellent d'autres, au point que, souvent, à l'amour de ses héros, Maeterlinck intéresse l'univers tout entier* ». ² On saisit donc le mot être dans l'ampleur de son instauration iconique, remplissant le côté physique et métaphysique de l'entité en question : « *Le mot être peut s'entendre soit comme un verbe, soit comme un nom. Pris comme verbe, il signifie le fait même qu'une chose soit ; pris comme nom, il signifie "un être", c'est-à-dire l'une quelconque des choses dont on dit qu'elles sont* » (Gilson 1981 : 13–14).

Le passage cité pourrait s'identifier aux innombrables descriptions que Maeterlinck intègre dans ses études afin de porter un regard exhaustif sur l'ensemble de tout ce qui existe, considéré comme la totalité des choses perçues, incluant la conscience humaine et même celle des animaux, c'est-à-dire, de tout ce qui est, sans confins qui borneraient l'expansion *ad infinitum* :

Nous sommes plongés dans un Univers qui n'a pas plus de limites dans le temps que dans l'espace. Il ne peut ni avancer ni reculer. Il n'a pas d'origine. Il n'a jamais commencé comme il ne finira jamais. Il a derrière lui autant de myriades d'années qu'il en découvre devant lui. Il est depuis toujours au centre sans bornes des jours. Il ne saurait avoir un but, car s'il en avait un, il l'eût atteint dans l'infini des ans qui nous précède. (Maeterlinck 1929 : 203–204)

L'écriture prolifique de l'auteur s'inspire du rayonnement ontologique de l'univers inexhaustible. En reconsidérant la situation de façon plus attentive, on pourrait s'étonner des découvertes épistémologiques reliant le monde des insectes sociaux à l'appréhension

1 «*Dixit Deus ad Moysen: Sum qui sum*», Ex., 3, 14

2 Compère (1955 : 174). Comparer aussi la citation en tête du texte, «*Sinon, il faudrait croire que notre cerveau n'a rien de commun avec l'univers qu'il s'efforce de concevoir* », cit. *infra*.

dont seraient capables les représentants du monde végétal, tout ceci étant le symbolisme ontologique et le syllogisme analogique à la fois. Notons les textes principaux : *Le Trésor des humbles* (Maeterlinck 1896), *La Sagesse et la destinée* (Maeterlinck 1826), *La Vie des abeilles* (Maeterlinck 1922), *L'Intelligence des fleurs* (Maeterlinck 1926), *L'Hôte inconnu* (Maeterlinck 1925), *Le Grand Secret* (Maeterlinck 1925), *La Vie des termites* (Maeterlinck 1928), *La Vie de l'espace* (Maeterlinck 1928), *La Vie des fourmis* (Maeterlinck 1930), *La Grande Loi* (Maeterlinck 1933), *L'Autre monde ou le cadran stellaire* (Maeterlinck 1942). On rencontre un espace topologique de la sorte dans les ouvrages empreints de poésie, notamment dans les *Serres chaudes* (Maeterlinck 1889) : il y va de soi que même la fonction poétique de la fée *L'Oiseau bleu* (Maeterlinck 1956) ne pourrait être possible sans les procédés du déplacement spatio-temporel face auxquels la conscience humaine glisse dans les couches subliminales, exploitant les arcanes du temps et de l'espace, se rapprochant d'une durée sans commencement ni fin. L'être du christianisme, notamment, est de l'inépuisable que vient compléter la présence sempiternelle de Dieu :

Quand les hommes ne sont plus pour nous, quand ils n'existent plus pour personne, ils existent toujours virtuellement où personne ne les voit : et ceux qui ont cessé de les voir ne cessent pas d'exister comme s'ils les voyaient. De même, quand Dieu se limite pour se manifester et prendre conscience d'une partie de soi, il ne cesse pas d'être infini et inconnaissable à lui-même. Il semble se mettre un moment au point de vue ou à portée de ceux qu'il a réveillés dans son sein. (Maeterlinck 1925 : 308)

Maurice Maeterlinck tend à s'approcher davantage des principes de la subsistance de l'être premier, « *réveillant les autres dans son sein* » (Cf. *op. cit.*), lorsqu'il articule, au point crucial de la « Conclusion » de son livre, intitulé significativement *Le Grand Secret*, une période à structure visiblement complexe : ses constituants sont organisés de façon à produire le message qui témoigne de la limpidité et de la justesse de la prise de position de l'auteur. Effectivement, sa fin présentant la suite brillante peut être considérée comme une vraie clause ramenant le principe inspirateur dans la proximité de la cause, élément prépondérant de la métaphysique chrétienne. Afin de préciser l'importance du terme en question, Maeterlinck utilise de même une lettre majuscule :

La filiation qui les rattache toutes à la Cause inconnue est de plus en plus oubliée et ne réapparaît que à certains moments, par exemple, longtemps après, dans le bouddhisme, dans les métaphysiques, dans les mystères et dans les traditions occultes. Mais malgré cet oubli, grâce à l'idée de cette cause première, nécessairement une, invisible, intangible, inconcevable, et qu'on est par conséquent obligé de considérer comme purement spirituelle ; dans la religion primitive, deux grands principes, infiltrés par la suite dans celles qui en dérivent, sont demeurés vivaces, qui répètent sourdement, sous toutes les apparences, que l'essence est une et que l'esprit est à la source de tout, l'unique certitude, la seule réalité éternelle. (Maeterlinck 1925 : 309)

La causalité est le moteur univoque dans le cercle du créé : Dieu existe approbativement *per se* parce qu'il est négatif par rapport au monde, ce défaut flagrant étant en même temps la source de l'existence. Les liens causaux ne peuvent être expliqués qu'à partir de l'aspect total et sans limite de l'être divin : Dieu seul cause l'être, parce que seul il est être, « *la seule réalité éternelle* » (Cf. *op. cit.*). Il s'ensuit que la Cause première ne peut être que l'être premier et un « *nécessairement un(e)* » (Cf. *op. cit.*), les causes créées agissant en dépendance du modèle donné, leur « *unique certitude* » (Cf. *op. cit.*). En transmettant la causalité, l'agir, Dieu leur transmet l'être même, puisque « *l'esprit est à la source de tout* » (Cf. *op. cit.*). Celui-ci étant la virtuosité qui rend possible la cohésion de l'édifice inépuisable de l'univers. Entre une entité et autre, il y a le lien causal relatant l'énergie productrice de l'être, ce qui s'appelle « *la filiation qui les rattache toutes à la Cause inconnue* » (Cf. *op. cit.*).

Une réalité dont l'existence objective est conçue par l'esprit et fondée sur des rapports agit sur le plan équivoque. Le premier est celui de la réception de l'être, où elle apparaît ouverte au déclenchement ininterrompu qui la maintient en existence. L'autre est celui par lequel elle assimile l'onto-causalité soit en engendrant un être nouveau soit en entrant dans les rapports qu'il entretient avec le monde. Ainsi, il contribue à maintenir le réseau relationnel de l'être, la structure originale de l'univers. « *deux grands principes, infiltrés par la suite dans celles qui en dérivent, sont demeurés vivaces, qui répètent sourdement, sous toutes les apparences, que l'essence est une et que l'esprit est à la source de tout, l'unique certitude, la seule réalité éternelle* » (Cf. *op. cit.*).

De ce point de vue, le langage de l'écrivain est identique à l'enseignement relatif à la doctrine de la tradition chrétienne. On pourrait même aller plus en avant et admirer l'autorité que les maîtres à penser de l'univers chrétien ont exercé sur la réflexion de Maeterlinck, ceci étant évident lorsqu'on considère le fait que le terme de la cause ne peut se concevoir qu'en fonction de la notion de l'être, comme professe le magistère de la vérité révélée. On appelle la cause ce par quoi une chose est, comme le démontre l'étymologie latine du mot chose (*causa*). La chose s'identifie à la cause : l'une est inséparable de l'autre en ce qui concerne le principe entitatif. Être une chose ne peut signifier que « être causé » dans la quiddité du phénomène, ce qui permet – en remontant vers la Source du mouvement causal - de transcender la mort, en échappant à l'arrêt du fonctionnement de l'organisme. On rappelle de nouveau le passage déjà évoqué : « *Quand les hommes ne sont plus pour nous, quand ils n'existent plus pour personne, ils existent toujours virtuellement où personne ne les voit : et ceux qui ont cessé de les voir ne cessent pas d'exister comme s'ils les voyaient* » (Cf. *op. cit.*).

La notion d'être et d'exister est si fondamentale dans la pensée de Maurice Maeterlinck qu'on la retrouve à toutes les pages de l'œuvre, à quelques exceptions près. C'est pourtant sous les différentes formes verbales que l'enjeu ontologique se fait jour : revêtant la forme d'unités lexicales, le langage entitatif se constitue par l'extension du concept qui dénote son signifié immédiat, étant donné que la dénotation de l'être, à ce titre, est un

élément stable et général autant qu'il se peut, récupérable dans tous les genres du discours analogique et analysable relativement à la signification des images symboliques. Et que y'a-t-il de plus analogique (symbolique) que l'être ou le fait d'exister ?

Néanmoins, l'étude présente n'a pas pour but de repousser l'ensemble de l'exégèse qui admet, conformément aux textes, les sources inspiratrices plaçant Maurice Maeterlinck hors du domaine de la philosophie chrétienne et mettant en relief – à sa place - la prépondérance d'autres systèmes de pensées, notamment celui de l'irrationalisme et du pessimisme schopenhauerien. Au contraire, on reconnaît comme commodément plausibles les prises de position qu'on rencontre, pour résumer le débat en question, par exemple dans le paragraphe cité :

Sans l'idée que l'univers obéit à un vouloir aveugle, qui ne relève d'aucune nécessité et ne dépend d'aucune causalité pensable par l'homme. Les traces du déterminisme schopenhauerien sont facilement enregistrables dans l'éthique qui irrigue son premier théâtre, de même qu'elles le sont déjà dans les Serres chaudes et dans le conte Onirologie. Comme tous les poètes symbolistes de sa génération Maeterlinck a médité sur la doctrine de l'irrationalisme à l'époque de la gestation de sa dramaturgie. On ne peut pas ne pas faire le rapprochement entre l'irrationalité foncière du vouloir aveugle que dévoile la philosophie de Schopenhauer et de son disciple Eduard von Hartmann avec l'idée maîtresse, génératrice du drame maeterlinkien, où se pose le problème du 'pourquoi' et du 'sens' même de la vie. (Gorceix 1999 : 15)

Doctrines qui soutiennent que les fondements de la connaissance ne relèvent pas de la raison où les familles d'esprit qui se reconnaissent dans l'agnosticisme³ ne peuvent pas entrer en contradiction avec les disciples postérieurs à l'école d'Elée, professant la quête de l'être, puisque celle-ci ne pourrait être fondée sur des critères purement objectifs. Étant donné que le domaine constitué de connaissances structurées obtenues grâce à l'observation et à l'expérimentation objectives n'est pas réductible à la recherche raisonnée de la nature ontologique, des causes de l'univers et des principes premiers de la connaissance, « le problème du 'pourquoi' et du 'sens' même de la vie » (*Cf. op. cit.*), sort intact de la discussion.

On pourrait aller un pas plus en avant et faire table rase même des textes ou Maurice Maeterlinck ne semble plus adopter la position philosophique où l'on estime que la vérité de certaines propositions touchant l'existence de Dieu est soit inconnaissable soit impossible à poser d'une façon qui justifierait sa pertinence. À lire les textes de Maeterlinck, on retrouve les endroits où l'écrivain de prime abord paraît radicalement refuser l'idée que le christianisme, fondé en ontologie, puisse fournir une explication intégrale de la nature, de l'être même des choses et de la perception que l'homme aurait de sa propre existence ainsi que du monde extérieur. La raison en serait la contradiction syllogistique des signifiants qu'impliquerait la notion de Dieu :

3 C'est le cas d'Eduard Hartmann.

Nous avons vu le Dieu de la Bible, notamment dans la Genèse qui est la clef de voûte de l'Ancien Testament, nous l'avons vu changer d'idées plus d'une fois, se repentir, regretter ce qu'il avait fait, faire autre chose, le regretter encore, etc... Ne regrettera-t-il pas un jour d'avoir condamné tant de malheureux anges, tant d'irresponsables pécheurs, à des supplices démesurés et éternels ? Ce sera, jusqu'à la fin des siècles, le grand espoir qui allégera les supplices des réprouvés. (Maeterlinck 1939 :47)

L'auteur mettrait même en question l'identité divine, exploitant les lieux de *L'Ancien testament* où le Dieu d'Abraham et de Moïse vient lui-même secourir la raison humaine en lui faisant connaître en langage de théologie naturelle l'ipséité de son essence, c'est-à-dire qu'il est. La cognoscibilité de Dieu passe à travers l'être et tant qu'être, comme le principe et la cause de la connaissance et de l'explication. Maurice Maeterlinck tournerait en dérision le principe de l'être premier dans l'ordre de perfection qui fait subsister l'univers en suggérant que l'homme est non seulement incapable de démontrer les vérités révélées, c'est-à-dire le *fidei depositum*, mais que celles-ci ainsi que celui dans lequel elles sont impliquées n'existent qu'en rapport avec la conscience humaine qui les a formulées et qui continue – en s'appuyant sur l'appareil sophistiqué des démarches théologiques – à le maintenir dans l'existence, pour l'unique besoin de sa propre commodité, pour ne pas dire réconfort. De là la formulation qui pourrait étonner :

On se demande pourquoi, à la fin, excédé, trahi, méconnu, Jéhovah n'abandonne pas à son sort ce peuple récalcitrant, incorrigible, intransformable. Il ne le pouvait pas. Il avait nécessairement le caractère du peuple qui l'avait inventé et créé. Il devait le comprendre puisqu'il était son âme et sa personification. Il devait tout lui pardonner, sinon il serait mort avec lui. S'il l'avait anéanti, il se serait anéanti en même temps que ses créateurs et ses adorateurs. (Maeterlinck 1939 : 187)

Pourtant, Maurice Maeterlinck est, à la fois auteur de passages qui surprennent par leurs formulations dont la clé herméneutique est à chercher dans la tradition qui a un rapport indéniable à l'enseignement ontologique, sa raison irréductible résidant en Dieu judéo-chrétien, puisque celui-ci est le principe ultime de la résolution de l'énigme sur l'être. Les extraits suivants font écho au début de la présente étude où, placée en exergue, les ressources de la philosophie de l'être de l'auteur sont mises en œuvre. Ainsi, « *nous sommes aussi immortels, aussi éternels que l'univers* » (Maeterlinck 1939 : 235) ou « la vie n'est pas une expression des forces du corps : mais le corps est l'expression de la force vitale préexistante et indestructible » (Maeterlinck 1939 : 245).

La réponse à l'antinomie réside dans le présupposé ontologique qui fait éliminer la réduction de Dieu, rendant accessible ses attributs selon l'ordre de l'intelligibilité. La théologie comme science, dans le sens aristotélicien du mot, c'est-à-dire dans la prise de conscience, s'attache surtout à dévoiler ce qu'il y a de plus incontournable, c'est-à-dire de plus intelligible en Dieu. Ceci présuppose de considérer comme hautement

spéculatif le devenir historique dans lequel la révélation a eu lieu ou, plus concrètement, l'ordre diachronique d'après lequel s'est effectuée la prise de connaissance de l'*Ipsum esse*, à partir de l'événement sur le mont Sinaï évoqué au début du présent article. L'erreur qu'évite soigneusement le magistère de la parole révélée, ainsi que Maurice Maeterlinck, est de ne pas prendre le débat théologique avec les prémisses qu'il présuppose dans le sens d'une simple théodicée. C'est pour cette raison que la détermination initiale du poète-théologien belge est si importante. L'ontologie se différencie de la justification de la bonté de Dieu fondée sur la réfutation des arguments tirés de l'existence historique du peuple élu de point de vue de l'angle sous lequel on approche Dieu. En théodicée, on lui attribue les qualités qu'on transmet analogiquement de l'univers mental où l'on existe. On dit que Dieu est grand, omniprésent, omnipotent, infini, clément, miséricordieux. On répète qu'Il n'a ni commencement ni fin, qu'il était là avant les siècles et continuera à être même lorsque les siècles ne seront plus. Mais, en ontologie, ce qui est pertinent est le caractère intelligible et général de l'être de Dieu. L'être subsistant n'étant corrélatif qu'à son intellect, l'intellect de l'homme n'en peut rien savoir puisque il ne lui est pas connaturel. La seule façon de connaître Dieu (et l'âme humaine qui réside en lui) est de soustraire les attributs essentiels de l'être de Dieu afin de parvenir à l'état que décrit l'un des *doctorum ecclesiae*. Il dit :

Ainsi, quand nous procédons par la voie de la négation, nous nions premièrement les choses corporelles: deuxièmement, les choses de l'intelligence, en tant que nous les retrouvons en créatures, comme la bonté et la sagesse. Ceci faisant, Dieu reste dans notre intellect en tant qu'il est et rien de plus. Il existe alors de façon indistincte. En fin de compte, nous retirons de lui l'être même, tel que nous retrouvons dans les créatures : il reste alors dans une sorte d'obscurité de l'ignorance selon laquelle, dans la mesure où elle se rapporte à l'état du pèlerinage ci-bas, nous nous unissons à lui.⁴

Étant par la raison et par son âme relié à Dieu, l'homme perçoit en élevant la réflexion du particulier au général, de l'analogue à l'intelligible, l'être de Dieu qui pourtant continue à subsister dans la pénombre dans laquelle est enveloppé l'univers de la révélation. C'est en sacrifiant la position initiale de l'observation analogique que le regard s'élève des *corporalia* aux arcanes d'une ontologie perpétuellement en œuvre.

Nous proposons l'extrait où Maurice Maeterlinck effectue la même démarche, recourant à l'image de la fleur du ravin, le dernier étant l'emblème conventionnel du caractère contingent (tourbillonnant) de la vie humaine. Ainsi, on est censé concevoir le terme de la « fleur » dans ce qu'il a d'analogue (l'ordre prédicatif, retrouvé dans « *les créatures* ») (Cf. *op. cit.*), incluant la beauté) et d'ontologiquement général et intelligible (« *les fleurs invisibles* ») (Cf. *op. cit.*). La phrase suivante est, pour ce qui est de l'essentiel qu'elle s'efforce d'exprimer, la périphrase du terme focal de la religion chrétienne, c'est-à-dire du pèlerinage, évoqué dans la citation de l'Aquinat. Ainsi :

4 Thomas d'Aquin : *Sententiae*, I, d. 8, q. 1, a. 1, ad 4.

Ce n'est pas en se sacrifiant que l'âme devient plus grande : mais c'est en devenant plus grande qu'elle perd de vue le sacrifice, comme le voyageur qui s'élève perd de vue les fleurs du ravin. Le sacrifice est un beau signe d'inquiétude, mais il ne faut pas cultiver l'inquiétude pour elle-même. Tout est sacrifice aux âmes qui s'éveillent: bien peu de choses portent encore le nom de sacrifice pour une âme qui a su trouver une vie dont le dévouement, la pitié et l'abnégation ne sont plus les racines indispensables, mais les fleurs invisibles. (Maeterlinck 1926 : 173)

Il ressort de tout ce que nous venons d'évoquer jusqu'au présent que l'ordination fondamentale de l'être passe par l'extraction de ses qualités distinctives que l'intelligence opère afin de procurer à l'objet de l'analyse son soubassement intelligible, obtenu par le procédé de la négation ou de la soustraction des attributs. Ce faisant, on commence par les entités particulières afin de monter vers ce qu'il y a de plus général, la notion de l'être résidant au sommet de la structure. C'est la négation qui affirme. De ce point de vue, l'extrait suivant n'est nullement en contradiction avec l'illustre formulation de l'Aquinate où il débat de l'être de Dieu. Au début de la « Question 3 » qui porte sur la simplicité de Dieu, il conclut :

Lorsqu'on sait de quelque chose qu'il est, il reste à se demander comment il est, afin de savoir ce qui il est. Mais comme nous ne pouvons savoir de Dieu que ce qu'il n'est pas, non ce qu'il est, nous n'avons pas à considérer comment il est, mais plutôt comment il n'est pas. (Thomas D'Aquin 1984 : 174)

C'est la perspective qui détermine la réflexion de l'Aquinate (et de la pensée chrétienne de l'occident) sur la nature intime de Dieu et sur sa cognoscibilité. A réenvisager l'extrait où Maurice Maeterlinck donne l'image de Jéhovah telle qu'elle devrait être perçue par le peuple juif, on voit que l'idée de juger des attributs divins selon les critères analogues dont nous disposons pour nous orienter dans le domaine concernant les sens et l'entendement de l'homme, paraît être radicalement abandonnée. Ainsi :

On se demande pourquoi, à la fin, excédé, trahi, méconnu, Jéhovah n'abandonne pas à son sort ce peuple récalcitrant, incorrigible, intransformable. Il ne le pouvait pas. Il avait nécessairement le caractère du peuple qui l'avait inventé et créé. Il devait le comprendre puisqu'il était son âme et sa personification. Il devait tout lui pardonner, sinon il serait mort avec lui. S'il l'avait anéanti, il se serait anéanti en même temps que ses créateurs et ses adorateurs. (Maeterlinck 1939 : 187).

L'explication plausible d'une telle prise de position pourrait revenir au paragraphe de Thomas d'Aquin déjà cité : ayant enlevé les phénomènes que nous sommes enclins à lui attribuer et poursuivant cette démarche jusqu'à l'*Ipsum esse*, Dieu reste dans une certaine confusion, en dehors des opérations mentales de la prédication. C'est là que nous nous

joignons à lui en tant que cela nous est possible, en accord avec le statut du pèlerin dont nous jouissons ici-bas.

Ce n'est que grâce au fait d'être ancrée dans la philosophie ontologique qu'une part considérable de l'œuvre de Maeterlinck se révèle à nous dans la dimension qui, sans les connaissances relatives à ce domaine, resterait à jamais dans le demi-jour de l'ignorance. En fait, Maurice Maeterlinck est – mis à part des essais, réflexions et études consacrés aux phénomènes de l'existence qu'exprime le verbe être - ⁵ un auteur de pièces de théâtre dont un tiers d'entre elles exploitent les sujets qui sont extrinsèquement liés au sujet de l'être tel qu'il est né à l'intérieur de la tradition chrétienne de l'occident, au christianisme et à son substrat ontologique, au miracle. Celui-ci se définit par le fait qu'il surpasse les lois de l'existant en se rangeant dans la catégorie ontologique dont la finalité se situe en dehors des limites temporelles et spatiales de l'univers connu. Un miracle c'est quelque chose qu'on ne peut comprendre qu'alors qu'on a épuisé tous les moyens de l'explication analogue. Le parallèle qui se propose, c'est celui avec l'être de Dieu après qu'on en a enlevé tous les attributs univoques. En fait : le miracle est supérieur aux lois de l'univers fini, puisqu'il demande un univers infini, soubassé par l'*Ipsum esse* ineffable de Dieu. Le verset biblique « *Antequam Abraham fieret, ego sum* » [Jn, 8, 58.], où Jésus Christ répond à la question posée à propos de son nom (identité) et affirme de partager l'être de Dieu afin d'être là, toujours-à venir pour l'homme. C'est la quintessence du miracle ontologique *ante omnia saecula*.

Ce n'est qu'à la lumière de l'enseignement sur l'ultime finalité de tout ce qui existe, que nous devons reconsidérer l'extrait évoqué *supra*, notamment :

Nous sommes plongés dans un Univers qui n'a pas plus de limites dans le temps que dans l'espace. Il ne peut ni avancer ni reculer. Il n'a pas d'origine. Il n'a jamais commencé comme il ne finira jamais. Il a derrière lui autant de myriade d'années qu'il en découvre devant lui. Il est depuis toujours au centre sans bornes des jours. Il ne saurait avoir un but, car s'il en avait un, il l'eût atteint dans l'infini des ans qui nous précède. (Maeterlinck 1913 : 203–204)

Effectivement, l'univers sans fin est *conditio sine qua non* d'une finalité transcendante et du miracle lui-même. Ainsi :

Un miracle est un événement dont la réalisation est en principe impossible ou fortement improbable, bien qu'espérée. Dans l'acceptation théologique, il s'agit avant tout d'un signe manifestant la puissance libre de Dieu (...) La possibilité du miracle énonce que la finalité de l'univers ne peut pas se trouver dans l'univers, mais dans l'union à Dieu, d'où émane la pertinence scientifique de la métaphysique hébraïque. (Jousset 2009 : 76–77)

5 « *Ce verbe (être, rem. B. M. Turk) exprime le fait d'exister* », Jousset (2009 : 43).

Deux pièces de Maurice Maeterlinck ont le mot « miracle » en titre : *Le Miracle de Saint-Antoine* et *Sœur Béatrice* qui est sous-titré *miracle*. Les deux racontent le drame de la résurrection opérée dans les différentes époques de l'histoire. A cela se joint la prédominance du fait que Jésus a rescuscité Lazar, faisant de cet événement le trait par lequel le Nazaréen se définit dans la conscience du protagoniste éponyme du drame, de *Marie-Magdeleine*. Le sujet de *Les Aveugles* est le miracle de la vie (de la vue) qui naît d'une mère aveugle et mourante. *L'Oiseau bleu*, pièce la plus miraculeuse de l'auteur, a pour sujet la naissance du Christ qui implique la guérison d'un nouveau « christ », d'un enfant malade.

Le dénominateur commun d'une large partie de l'œuvre théâtrale de Maurice Maeterlinck est ainsi le miracle de l'être, ce qui est une conséquence logique, émanant de sa littérature et de ses réflexions sur l'existence. À commencer par la pièce à laquelle l'auteur tenait le plus, par *Sœur Béatrice*. Celle-ci présuppose une intervention spéciale de Dieu, modifiant le *cursus* ordinaire des choses. Il s'agit d'une mise en œuvre de l'être, puisque l'effet miraculeux dépasse par l'ordre de la grâce l'ordre de la nature créée. La résurrection (la vivification) qui permet à ce qui fut anciennement la statue de la Vierge de devenir la Vierge elle-même dans l'intention précise d'enlever le péché d'une des sœurs d'un couvent médiéval, près de Gand. Comme tous les miracles accomplis au nom du Christ sont en connexion explicite avec lui, accorder l'être à la genitrice de Dieu afin qu'elle opère le salut d'une âme autrement destinée à la damnation selon le dogme catholique de l'époque, atteste le caractère indéniable de la finalité dont les objectifs se révèlent supérieurs à tout ce qu'on peut connaître dans l'univers naturel. Maurice Maeterlinck s'est expressément servi d'une vieille légende flamande, remontant au XIV^e siècle pour faire accroître la vraisemblance du réalisme mystique qu'il mettait en relief. Il lui serait littéralement impossible d'effectuer le portrait psychologique des personnages, intégrés dans le miracle ontologique, sans une profonde expérience de la mystique chrétienne et de ses fondements transcendants.

Les substrats de l'ontologie chrétienne dominant encore *Les Aveugles* et *Marie-Magdeleine*, celle-ci étant bâtie sur le miracle focal du mystère de l'être, la résurrection. Le centenaire de sa publication (1913–2013) pourrait présenter une occasion de réenvisager l'œuvre du grand écrivain à la lumière de la source inépuisable et seule subsistante.

Bibliographie

- BLONDEL, Maurice (1935) *L'Être et les êtres*. Paris : Félix Alcan.
- COMPÈRE, Gaston (1955) *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. Bruxelles : Académie royale de Langue et de Littérature Française de Belgique.
- D'AQUIN, Thomas (1984) *Somme théologique*. I. Paris : Cerf.
- D'AQUIN, Thomas (2006) *Commentaire sur les sentences de Pierre Lombard (1254–1256)*. Paris : Cerf.
- GILSON, Étienne (1948) *L'Esprit de la philosophie médiévale*. Paris : J. Vrin.
- GILSON, Étienne (1981) *L'Être et l'essence*. Paris : J. Vrin.

- GORCEIX, Paul (1999) « De la Princesse Maleine à la Princesse Isabelle. » *Oeuvres* II. Bruxelles : Éditions Complexes.
- HANSE, Joseph *et al.* (1962) *Maurice Maeterlinck*. Tournai : La Renaissance du livre.
- JOUSSET, David (2009) *Le Vocabulaire théologique en philosophie*. Paris : Ellipses.
- MAETERLINCK, Maurice (1922) *Marie-Magdeleine*. Paris : Charpentier et Fasquelle.
- MAETERLINCK, Maurice (1922) *La Vie des Abeilles*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1923) *Théâtre II*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1925) *Le Grand Secret*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1925) *L'Hôte inconnu*, Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1925) *Théâtre III*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1926) *L'Intelligence des Fleurs*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1926) *La Sagesse et la Destinée*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1928) *La Vie des Termites*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1928) *Monna Vanna*. Paris : Charpentier et Fasquelle.
- MAETERLINCK, Maurice (1929) *La Mort*. Paris : Charpentier et Fasquelle.
- MAETERLINCK, Maurice (1939) *La Grande Porte*. Paris : Charpentier.
- MAETERLINCK, Maurice (1956) *L'Oiseau bleu*. Paris : Fasquelle.
- TURK, Boštjan Marko (2011) *Paul Claudel et l'actualité de l'être*. Paris : Pierre Téqui.
- VACANT, Alfred *et al.* (1929) *Dictionnaire de théologie catholique*. Paris : Letouzey et Ané.

Résumé

MAURICE MAETERLINCK ET LE DÉDALE INEXTRICABLE DE L'EXISTENCE

La présente étude se donne pour objectif de porter un regard sur le substrat ontologique dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck. En fait, l'étude de l'être présente le dénominateur commun d'œuvres disparates parmi lesquelles on dénombre des chansons, pièces, féeries, drames lyriques, farces, contes et essais, mais aussi des études analysant les différentes interprétations des sujets communs à toutes les religions. Les sédiments de l'inspiration ontologique sont surtout dépisables dans une partie importante de son œuvre dramatique, notamment dans *Les Aveugles*, *Soeur Beatrice*, *L'Oiseau bleu*, *Marie-Magdelaine* et *Le Miracle de saint Antoine*.

Mots-clés : Maurice Maeterlinck, être, lyrisme, foi, christianisme, mort, langage, poésie, drame, miracle

Povzetek

MAURICE MAETERLINCK IN NERAZREŠLJIVI BLODNJAK EKSISTENCE

Pričujoča študija želi opozoriti na vlogo ontološke krščanske podstati, ki je prisotna v delu belgijskega pisatelja, dramatika, pesnika in esejista Maurica Maeterlincka. V resnici je razvedovanje po fenomenih bivajočega ter njihove eventualne metafizične korenine skupni imenovalec premnogih del tega avtorja. Še posebej je prepoznavno v pomembnem delu dramskega opusa, h kateremu prištevamo *Slepce*, *Sestro Beatriče*, *Modro ptico*, *Marijo iz Magdale* in *Čudež svetega Antona*.

Ključne besede: Maurice Maeterlinck, bivajoče, lirizem, vera, krščanstvo, smrt, jezik, poezija, drama, čudež